

# Marceau DAVIN

(1917-2004)

## *L'homme qui aimait planter des arbres<sup>1</sup>*

(Venterol-Urtis)

« Venez Monsieur le sous-préfet, je vous présente Marceau Davin... le plus grand braconnier du département ! », glisse avec malice, devant moi, le député François Massot dans le creux de l'oreille du sous-préfet, nouvellement nommé, en visite à Faucon-du-Caire. Mon père entretient des relations très amicales avec la famille Massot et plus particulièrement avec le père de François, Marcel Massot, avocat de profession. Par le passé, il avait eu à le défendre contre une accusation de braconnage.

1. Ce témoignage a été recueilli auprès de son fils Jean-Marie.



Les gardes-chasse en avaient beaucoup après lui et à défaut de réussir à le prendre sur le fait comme l'exigeait la loi, ils avaient réalisé des moulages en plâtre de ses empreintes. Ils s'acharnaient et voulaient absolument le coincer. Ils savaient qu'avec sa démarche un peu à la canard, ses chaussures présentaient toujours une usure prononcée caractéristique des talons vers l'extérieur tandis que l'intérieur de la semelle restait comme neuf. Les gardes pensaient détenir ainsi la preuve irréfutable du forfait et réussir enfin à le confondre. C'était sans compter sur l'expérience de maître Massot qui adressa à mon père le conseil suivant : « Vous allez vite acheter une paire de chaussures neuves. Vous vous débrouillez comme vous voulez mais en attendant le procès, vous inversez votre façon de marcher. Il faut que vous usiez les talons de l'autre côté. On va leur prouver qu'il ne s'agit pas de vous. » Marceau s'exécuta et lorsque le jour du procès arriva, preuves à l'appui, la partie civile dut bien admettre qu'il ne s'agissait pas du même homme. Elle abandonna les poursuites !

En souvenir de cette délicate affaire, il ne fut pas rare que la poste transmet à son insu, vers le bureau parisien de Marcel Massot, une grive soigneusement enveloppée dans du papier journal et, ironie suprême, glissée dans une boîte à chaussures<sup>2</sup>.

Pour se replacer dans le contexte du temps de la guerre dans les campagnes, le braconnage s'imposait à tous pour améliorer le quotidien et les plus habiles pouvaient même en tirer profit. Quand il avait du gibier en surplus et comme il ne fallait pas trop que ça attende, mon père descendait en vélo à Marseille pour écouler sa viande au marché noir avec tous les risques que ce commerce illégal pouvait comporter. Un jour, en traversant le pont de Mirabeau sur la Durance, en direction de la cité phocéenne, il eut la frayeur de sa vie. À peine arrivé au milieu du pont sur son vélo lourdement chargé de pleines valises de viande, il aperçoit un avion allié qui plonge dans sa direction pour bombarder et détruire cet édifice

2. Cf. Tome 2, Marcel Massot.

À peine arrivé au milieu du pont de Mirabeau,  
il aperçoit un avion allié  
qui plonge dans sa direction  
pour bombarder  
et détruire cet édifice stratégique.

stratégique. Heureusement pour lui, le pilote l'apercevra et suspendra son projet reprenant son envol jusqu'à ce que Marceau ait fini de traverser le pont. Ensuite seulement, l'avion reviendra pour effectuer un nouveau piqué et larguer ses bombes dévastatrices. Au retour, mon père devra emprunter le lit de la rivière, le vélo sur le dos, pour regagner le pays.

En ces temps difficiles, chacun avait besoin de viande, braconnier comme garde ou gendarme. Les seconds avaient pour mission de pister les premiers. Une fois, tandis que Marceau « rôdait<sup>3</sup> » ses lecques et relevait ses laces hors des sentiers battus, il tomba nez à nez sur le garde toujours en quête d'un flagrant délit. Pas de piste, pas de véhicule, le garde marchait à longueur de journée dans les bois, un sac tyrolien sur le dos. Une discussion s'amorça autour de banalités : à un « Ça va ? », on répond poliment « Ça va ! », sans jamais évoquer ces lecques, autorisées mais souvent pillées. La discussion se poursuivit. Marceau constata que son interlocuteur se tenait résolument toujours de face et quand il partit ce fut presque à reculons. Intrigué, mon père le suivit à distance ; il aperçut, débordant du sac tyrolien, les deux pattes du lièvre que le garde venait de lui dérober dans le lace.

**Tant pis pour le gibier mais cela valait bien mieux qu'un procès-verbal !**

3. Contrôlait.

Outre les agents de l'État, Marceau se méfiait tout autant des chasseurs. Pour les premiers, il avait mis au point un stratagème pour les duper en clouant sous ses chaussures une semelle à l'envers. Ainsi, les gardes le cherchaient dans la direction opposée à celle qu'il empruntait. Quant aux seconds, il n'hésitait pas à marquer dans la boue des *piailles*<sup>4</sup> fictives avec une patte de sanglier pour orienter la concurrence sur de fausses pistes.

Il excellait pour identifier les traces. Rien qu'aux empreintes, il pouvait déterminer le nombre, la taille, le poids et bien entendu le type d'animal. Il disposait ensuite d'un attirail de pièges de toutes sortes pour attraper son gibier : lace, câble, collet, petit piège à oiseau jusqu'au piège à loup à mâchoires pour le gros gibier. Mon père m'avait appris, tout jeune, à poser les laces pour choper un sanglier qui lui saccageait son maïs : à la descente bien sûr, sinon l'animal en montant aurait pu se sortir du piège. Pour cela, il me piquait toujours mes câbles de vélo. Parfois il reliait même le lace à un arbre qu'il pliait pour faire ressort et qui se détendait au passage du gibier, le suspendant irrémédiablement. Une fois le lace posé dans la soirée, on rentre se coucher. De bonne heure au lever du jour, mon père vient me sortir du lit. D'excité au début de l'aventure, je me décompose totalement lorsqu'à seulement une cinquantaine

4. Empreintes.

J'ai avancé jusqu'au piège,  
l'animal gisait mort étranglé.  
Ouf !

de mètres avant le piège, mon père me dit : « Va vite voir ! » La pétoche que j'ai eue. Et si le sanglier, seulement blessé, vivait encore ? J'avais la trouille tout en faisant le fier pour ne pas décevoir mon père. J'ai avancé jusqu'au piège, l'animal gisait mort étranglé. Ouf !

Après-guerre, classé nuisible, le sanglier pouvait se pourchasser au-delà des périodes d'ouverture, même avec la neige, sur autorisation préfectorale. Dans ce cas, tout le village participe : Arthur Richier, Armand Bernard, Gérard Zunino, Lucien Nicolas, Marcel Ailhaud, mon père et son frère Paul, ainsi que la Ripette, le garde-forestier de La Saulce tandis qu'Estornel de Curbans amène ses chiens. Richier a prévenu gendarmes et garde-forestier pour venir surveiller la battue mais, avec la neige, personne n'a voulu se déplacer. Du coup, en tant que maire, la responsabilité de cette surveillance lui incombe et il s'en acquitte en convoquant tous les chasseurs sur la place du village. Il vérifie qu'il n'y a ni chevrotine ni plomb mais seulement des balles dans les cartouchières. Abattre tout autre gibier que le sanglier aurait constitué un délit. Tout le groupe se déplace ensuite en voiture jusqu'au Forest de l'Allègre, dans la descente du col de Sarrault, pour que chacun gagne son poste, de là jusqu'à la Garduelle à l'adroit. Le soir à quatre heures, Estornel abattra deux jeunes et blessera la mère qui lui échappera, dévalant Piéfourcha pour regagner l'ubac. Il faudra que Richier descende à la gendarmerie de La Motte pour obtenir le droit de poursuite afin que le groupe reprenne la chasse le lendemain. Les traces les amèneront jusqu'à Collacroix avant qu'ils ne renoncent.

Les distances et les difficultés n'effrayaient alors personne. Mon père faisait le commerce des peaux de martres. Une peau se vendait 15 francs alors qu'une dure journée de labeur à la tâche se payait 5 francs. La peau de martre au plastron jaune fauve et aux ongles argentés se vendait bien mieux que celle de la fouine, plus grosse, mais au plastron blanc. Marceau avait disposé un piège à l'entrée d'un terrier de martre en pleine falaise dans le Vallon du Mort. Il ne pouvait l'atteindre qu'en se

**Il n'était pas rare  
que je trouve une centaine de grives  
dans le frigo,  
à la place de mon quatre heures !**

suspendant au bout d'une corde solidement attachée à un arbre. Le Masse, de La Motte, lui achetait ses peaux pour aller les revendre à Marseille. Quant à ses 800 lecques, elles lui permettaient de bien améliorer le quotidien et il n'était pas rare que je trouve une centaine de grives dans le frigo, à la place de mon quatre heures !

Ne craignant pas le froid, mon père avait la particularité de ne jamais mettre de chaussettes, même lorsqu'il allait dans la neige relever ses pièges. Parti en plein hiver avec une double congestion pour le sommet de Rochecline, il eut la surprise de découvrir, pris dans un de ses pièges, un aigle certainement trentenaire, si l'on en croyait son envergure de plus de deux mètres. Nul doute ne traversa l'esprit du chasseur: si son piège s'était refermé sur ce gibier particulier, il devait en tirer parti. Il décida de le ramener à Faucon avant de repartir pour Urtis où des jailles l'attendaient. Il faisait tellement froid que ses pieds mouillés commençaient à glacer. Faisant une pause au Forest de Bernard, il alluma un feu de bois, retira ses chaussures pour y glisser quelques braises afin de les dégeler. Après avoir vidé les braises, il remit ses souliers pour regagner Urtis. Arrivé dans la maison familiale, il se déchaussa et causa une grosse frayeur à Marie, sa mère, lorsqu'elle découvrit ses pieds tout noirs. Quant à l'aigle, Marceau décida de le faire cuire, mais le grand âge de ce noble animal fit que ni rôti, ni bouilli, ni rebouilli plusieurs jours durant, il ne put, la mort dans l'âme, même avec force alcool, le déguster.

**Dernier bouilleur de cru de Faucon grâce à ses quelques pieds de vigne, mon père n'aurait jamais renoncé à son quota de gnôle qu'il ne se privait pas de compléter par quelques visites clandestines à Valserrès.**

Il dispersait aux quatre coins de la forêt des bouteilles de gnôle au cas où ! Ici dans un tronc mort, là dans une ruine, ses fioles faisaient le bonheur de tous ceux qui connaissaient ses caches. L'une de ces fioles, oubliée de tous, continue aujourd'hui de vieillir son marc près de quelque cabanon en ruine du côté de la Garduelle...

La réputation des terres de Faucon concernaient autant ces bouteilles disséminées que son gibier. On venait parfois de loin pour le chasser. Mon père avait repéré des traces de lièvres juste sous la ferme des Zunino. Un soir, tard, il décida d'aller à l'« *espaïre*<sup>5</sup> ». Sans bruit et avec d'innombrables précautions pour ne pas effrayer son gibier, il se dirige vers son poste et là, surprise, un autre chasseur l'a précédé. Sans se faire repérer il va se poster à un autre endroit, se met dans un trou, respire calmement et attend. Dans ces cas-là, l'attente peut durer des minutes comme des heures pour parfois ne rien voir venir. Soudain par cette nuit de pleine lune, un bruit attire son attention. Persuadé qu'il s'agit de son gibier, Marceau saisit son fusil lorsqu'il voit quelqu'un traverser le champ puis se cacher dans un buisson. Un de plus qui venait se poster ! Tout ce beau monde attend, les lièvres arrivent, deux peut-être trois. Ça court dans tous les sens, à l'autre bout du champ une détonation retentit, un lièvre culbute. Le tireur apparaît, saisit sa proie et s'en retourne. Marceau attendra que le dernier « posté » parte. En fait, ils étaient quatre ce soir-là dont mon père autour du même champ à guetter le même gibier : Lucien Nicolas, Gérard Zunino et Paul, le frère de mon père. Venu d'Urtis, cet autre acharné de chasse y retournera avec un lièvre dans sa gibecière. Quelques jours plus tard, Marceau déjeune chez Paul qui lui a cuisiné son lièvre. Mon père lui dit :

5. Affût.



## Il a bon goût le lièvre de Faucon !

- Il a bon goût le lièvre de Faucon !
- Comment ça ? Comment sais-tu que je l'ai tué à Faucon ?
- Oh, je sais même où tu l'as tué.
- Ben, comment ça se fait ?
- Ben, j'y étais !

Autre chasseur passionné avec qui Marceau entretenait des relations amicales : René Martin, de la campagne Gendarme au Caire. Ils disposaient tous les deux d'une force herculéenne. Pour se mesurer, tour à tour ils buvaient des canons puis soulevaient les roues de devant du vieux tracteur Renault jusqu'à ce que l'un des deux abandonne. Un jour, mon père cueillait le tilleul chez René tandis que ses ouvriers manœuvraient cheval et tombereau de fumier. En reculant, le cheval n'arrivait pas à faire franchir un seuil de porte au tombereau. Descendant de son *escarasson*, mon père appela René et écarta son monde. René et lui saisirent alors chacun une roue du tombereau, projetant ce dernier au-delà de la marche au point de déséquilibrer l'animal sans doute étonné devant l'expression d'une telle vigueur ! Avec le domestique d'Ailhaud, un Alsacien démobilisé de la guerre de 40, au moment du battage, ils pouvaient tenir chacun un sac de grains de 100 kg sous chaque bras.

**J'ai vu mon père porter des bidons de 200 litres sur le dos et décharger des sacs de ciment de 50 kg à raison de deux par épaule !**

Une autre fois, tandis qu'il part s'occuper de ses poules, Marceau aperçoit la voiture du facteur arrêtée au pont sur le Grand Vallon. De

retour du poulailler, constatant que la voiture n'a pas bougé et que le facteur trafique toujours autour, il descend à sa rencontre.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?
- J'ai crevé et je n'ai pas de cric !
- T'inquiète, c'est pas grave !

Et voilà mon père qui se positionne devant l'aile avant de la voiture de la poste et la soulève aussi sec devant les yeux médusés du facteur. Le pire, c'est qu'il la maintiendra ainsi tout le temps du changement de la roue !

Cette force de la nature n'avait pas d'égal pour les travaux des champs. Tout le monde s'étonnait de lui voir mettre si peu de temps à piocher un quartier de vignes. Il avait également la marotte de planter des arbres. Il bordait son jardin de pousses de noyer franc qu'il allait ensuite planter en verger à sa vieille vigne, aux Clots ou à l'Échelle. Combien de tilleuls ont-ils ainsi pu prendre racine grâce à lui ? Celui de Clafourant domine la bergerie de ses dix mètres de hauteur. À l'ubac, il multipliait les plantations de sapins et de mélèzes qui ont pour certains atteint aujourd'hui les cinq mètres. À Fontfroide, désormais, un verger de cognassiers agrémenté une parcelle de mauvaise terre.

Infatigable, Marceau mettait autant d'énergie dans le travail que dans la chasse. Son arsenal, il le détenait de la déroute italienne qui lui avait légué moult fusils. Il en a même cassé un sur l'échine d'un lièvre. Au poste, l'animal lui vient droit dessus. Il tire, le blesse, mais ne le stoppe pas. Il tire un second coup qui foire. L'animal continue sa course dans sa direction et lui passe entre les jambes. Mon père se retourne, prend le fusil par le canon et l'abat violemment sur le lièvre, le tuant sur le coup et cassant net son fusil.

Il fabriquait lui-même ses cartouches, alors pas étonnant que parfois elles le trahissent ! Il avait sa machine. Je l'aidais à mettre la bourre. Je repliais le papier, mettais une petite pastille et rabattais par-dessus. Des

**Soudain,  
une détonation énorme  
fait sauter au plafond  
la plaque du poêle  
et nous fait bondir de nos chaises.**

fois, la poudre n'était pas très bien dosée. Des fois, ça pétait un peu trop, il sortait des flammes du canon. Parfois, il y en avait moins, des fois trop d'humidité...

Ce gros chantier se faisait toujours le soir, après sa journée de boulot. Dès le souper terminé, on restait autour de la table, il faisait place nette et étalait son attirail sur des papiers journaux. Moi, je me trouvais en bout de chaîne. Une fois, il y avait de la poudre partout, des plombs, il fallait trier tout ça. À la fin, on a plié le journal et on l'a jeté dans le poêle avant de se faire chauffer un bon café. Soudain, une détonation énorme fait sauter au plafond la plaque du poêle et nous fait bondir de nos chaises. On avait oublié une cartouche dans les déchets ! Sur le moment nous étions interloqués sans comprendre ce qui se passait et on n'a pas fait la relation. Résultat ? Une belle frousse et une plaque du poêle fendue par l'explosion. Quant à la qualité de ces munitions artisanales, il suffit de rappeler la mésaventure de mon père posté sur le pommier de plein champ à Clafourant. L'arbre, idéalement situé sur la trajectoire empruntée par les sangliers, constituait un poste de guet exceptionnel si le vent s'avérait favorable. Dissimulé dans les branchages, Marceau attendait lorsqu'il vit sortir du bord du champ un, deux, trois... sept sangliers

qui se dirigent paisiblement vers le pommier. Lorsque le gros mâle de tête arriva trois mètres sous ses pieds, Marceau porta précautionneusement son fusil à l'épaule et appuya sur la détente... Rien ne se passera si ce n'est le départ au galop de la harde ! Foutues cartouches ! Furieux, de retour au village, il croisa Richier :

- *A questa nue, me n'es arriba una bouona !*
- *Qu'as maï fa ?*
- *Avieu set sangliers ou bou doù fusieu e lou cop es pas parti !<sup>6</sup>*

Clafourant, c'était un peu son terrain de jeu. Il y passait de nombreuses nuits de pleine lune, tapi dans un trou au sommet du champ. Je me rappelle l'avoir accompagné une fois par une nuit étoilée. La grange offre un poste de choix. Ses portes délabrées laissent de nombreux espaces pour épier et tirer sans être vus. Notre attente s'interrompt lorsque soudain deux lièvres apparaissent sous le grand pommier sur l'aire de battage, juste devant nous. Sous nos yeux commence alors un spectacle inoubliable. Les deux mâles se dressent, assis sur leur train arrière et entament un violent combat de « boxe » avec leurs antérieurs. On aurait dit deux kangourous miniatures qui se battaient poussant des cris stridents tout en se déplaçant face à face, tels deux pugilistes. Ce stupéfiant ballet nous a tant sidérés que nous l'avons pleinement goûté, mon père n'a pas tiré...

Et les deux lièvres continuèrent, tout en s'éloignant, à se filer des baffes pour les beaux yeux de leur belle ! ■

6. *Cette nuit, il m'en est arrivé une bonne !  
Qu'est-ce que tu as encore fait ?  
J'avais 7 sangliers au bout du fusil et le coup n'est pas parti !*

### La grossa fenta

Traduction p. 128.

*Daniel ès novèou vèngu à Clafourant, una bastie, pardu ou dessus de Faucoun daou Caïre au bouord dou Grand Valloun. En regardan la carta dou cantoun se faguè de mari sang. N'èn parle ou Marceau Davin que couniechie bèn toutas aquèllas couollas. « Marceau, te creyès pas ? Siou just vèngu habita una bastie ou bouord d'una grossa fènta que risqua de se durbi èn cas d'un tremblamèn de tèrra. »*

*Marceau li respoude : « Pichot, t'en faguès pas ! Se mettrèn quouques uns à me de pallas et te la reboucharèn, ta fènta ! »*

### La faille sismique

Texte patois p. 72.

*Daniel est nouveau venu à Clafourant, une campagne isolée qui domine le Grand Vallon au dessus de Faucon du Caire. Catastrophé à la lecture de la carte géologique du coin, il se confie à Marceau Davin, un ancien du village. « Marceau, tu crois pas ? Je suis juste venu habiter une campagne située en bordure d'une faille sismique ! » et Marceau de lui répondre aussi sec : « Petit, te casse pas ! on se met à plusieurs avec des pelles et on te la rebouche, ta faille ! »*

Marceau Davin

### Le pain quotidien

Texte patois p. 82.

*Un appel angoissé venait de résonner :  
« Au secours, venez vite, malheur est arrivé. »  
C'était l'écho des Barsees qui le répercutait  
Il venait de la Cabane, la haut de chez Lisé.*

*Laissant les attelages, les herses, les charrues,  
des champs environnants ils étaient accourus,  
« Qu'était-il arrivé à ce pauvre Lisé ? »  
En dételant ses bœufs ils l'avaient éventré.*

*Une voix s'éleva « Emmenez les enfants. »  
C'était insoutenable, même pour les plus grands.  
« Qu'on apporte des draps pour pouvoir le poser »  
« Que l'on fasse un brancard, il faut le transporter »*

*Mais Lisé étendu sur la terre battue,  
fit un signe de tête conscient d'être perdu.  
Il était bien trop tard, et il avait compris,  
que son sang qui coulait lui emportait la vie.*

Andrée Robert-Isnard

*Les braves paysans s'approchèrent de Lisé,  
il leur dit quelques mots, il était épuisé.  
Et lorsqu'il se signa, le prêtre était là.  
Voilà, c'était fini, à l'angélus on sonnerait le glas.*

*Tout en le veillant, les hommes murmuraient :  
« Il avait tout semé, nous viendrons moissonner,  
nous viendrons engranger et ainsi tous les ans,  
Tant que le fils aîné n'aura pas ses quinze ans. »*

*Il fallait avant tout que veuve et orphelins,  
Comme par le passé, aient leur pain quotidien .  
Car en 1900 chez nos bons paysans pas besoin de  
slogan,  
La solidarité ils l'avaient en naissant.*

### Le muletier repent

Texte patois p. 96.

*« Laisse donc le Bon Dieu tranquille ! », répétait inlassablement Angélique à son blasphémateur de mari qui suivait sa mule lourdement chargé de provisions, le bât flanqué de deux dames-jeannes de vin. Sur un écart fatal, l'animal se bondit, entraînant son précieux chargement dans le ravin en contrebas. L'homme faisait déjà son deuil du vin mais encore plus de la mule, lorsqu'il vit, miraculeusement revenir indemnes mule et chargement.*

*« Quel jour sommes-nous ? » demanda-t-il bouleversé. « Le jour de l'Immaculée Conception ! » lui répondit Angélique, fort étonnée de son brutal intérêt pour les choses de l'église. Abasourdi, le père Rampon jura alors d'écarter la Vierge de son vert langage pour un miracle qui concernait, sans doute, tout autant la mule acrobate que le muletier repent.*



### La grèva dos escolans

Traduction p. 127.

*Acò se passava davans la guèra de quatorge, moun onclé Jausé Richier èra à l'escouola à Faucoun. E me digué qu'un jou, decidèroun de faire grèva. Sabie pas ço que l'institutour li'avièn fa, maï decidèroun de pas ana à l'escouola. Em'acò l'institutour, à un'oura de l'après miejour, veguè arribà degun. Faguè lou tour dóu vilagi e disiè as gèns. « Avès pas vist los pichots ? » « Noun ! Aven rèn vist ! » Alor à força de vira par aqui, ané fairè lou tour sus la routa. S'èroun escoundu darriè la muraïa dóu cemèn-tèri. Quand an vist passa lou mestre, diguèroun : « Sian aqui ! Sian aqui ! » Lou mestre sabiè pas que dire, e finiguè par n'en rigoula. Los douos menaire de l'afaire, èroun moun oncle e un'autra fiha, la Seraphino Bremond de Clafouran. Aquèli dous èroun los grand de l'escouolo, e quand èroun escoundu, fasièn la pouliça, quand un boulegava li mandavoun un bacèou. Faguèroun d'estudi toutès dous e devènguèroun toutès dous mèstre d'escouola.*

Arthur Richier



*et les bras. C'est vrai qu'on ne mettait pas de désherbant dans les céréales et aussi au printemps, on voyait dans les champs des coquelicots, des bleuets et des nielles.*

*Quand tout était coupé et les gerbes attachées, nous faisons les gerbiers qui restaient dans les champs jusqu'au moment du foulage.*

*Nous chargions les gerbes sur l'aire et là, on faisait l'eirou. Pour faire cela, il fallait placer les gerbes dans un cercle sur l'aire, avec les épis tournés vers le haut, nous coupions les liens, et nous mettions le cheval, Bibi, attelé au rouleau de pierre et nous faisons tourner la bête pendant deux heures.*

*Quand on jugeait que tout le grain était tombé des épis, il fallait séparer la paille du grain et avec la fourche nous secouions et nous époussetions cette paille. La paille était entassée d'un côté et il restait le blé avec le poussi que nous entassions dans un coin, à l'abri, en attendant de le passer à la ventarelle quand le moment serait venu.*

*Moi, généralement, je faisais tourner la manivelle, un autre mettait le mélange (poussi et grain) dans la trémie et mon grand-père faisait un noble travail, il ramassait le blé qui coulait sous le ventaïre qui faisait voler le poussi.*

*Les vacances dans ce temps pour les jeunes n'étaient pas comme aujourd'hui ; les choses étaient plus simples et pourtant, il y avait la joie, peut-être moins de fantastique mais pour sûr, plus d'amitiés.*

Jean-Pierre Béraud

### La grève des écoliers

*Ca se passait avant la guerre de 1914, mon oncle Jausé Richier était à l'école à Faucon. Et il me dit qu'un jour, ils décidèrent de faire grève. Je ne sais pas ce que leur avait fait l'instituteur mais ils décidèrent de ne pas aller à l'école. Avec ça, l'instituteur, à 1 h de l'après-midi, ne vit arriver personne. Il fit le tour du village et il disait aux gens : « Vous n'avez pas vu les petits ? » « Non ! Nous n'avons rien vu. » Alors à force de tourner par là, il s'en alla faire un tour sur la route. Ils s'étaient cachés derrière la muraille du cimetière. Quand ils ont vu passer le maître, ils dirent : « Nous sommes là ! Nous sommes là ! » Le maître ne savait pas quoi dire et il finit par en rire. Les deux meneurs de l'affaire, c'était mon oncle et une autre fille, la Séraphine Brémond de Clafourant. Les deux étaient les grands de l'école ; quand ils étaient cachés, ils faisaient la police, quand il y en a un qui bougeait, ils lui envoyaient une claque. Ils firent tous les deux des études et ils furent tous les deux instituteurs.*

Texte patois p. 58.

Arthur Richier

### Los pigeouns dou Marceau

Traduction p. 129.

*Daniel e Jeanne-Marie èn passant à Faucoun vènoun dire bouonjou ou Marceau Davin e à sa frema Marie-Thérèse.*

*La pouorta ès èntra-dubertea, coume toujou, huvèr coume estiou. Aquèou gaillardas de Marceau, mètte jamaï de chaussetas e sabè pas ço qu'ès lou frè. Èn èntran veyoun de pigeouns voula au mitan d'un nivou de plumas e lou Marceau que marounava èn fasièn tou par lès aganta. Los pigeouns se soun escapa de la gabi ! Daniel n'aganta un e lou baila à Marie-Thérèse que lou mètte dessous una plancha par l'estouffa coume lès autrès èn esquichant dessus. Daniel aviè pas coumprès qu'auquelles pigeouns èroun par tua e faire coueire.*

*Lou Marceau èra sus la pouorta e gardiava d'aoutrès pigeouns que s'èroun ènvoula sus la tourissa d'à cousta : « Coume vas fairé par les aganta aquèles ? » li demanda Daniel.*

*Sènsa respoundre, Marceau prèn soun fusiou, tira sus los pigeouns e les traouca de plouns. Daniel restè estouna de veirè tou aco, èou que pèn-sava èn arriban aganta los pigeouns par lès remètrè dins la gabi !*

Marceau Davin

### Les pigeons de Marceau

*De passage à Faucon, Daniel et Jeanne-Marie viennent saluer Marceau Davin et sa femme Marie-Thérèse. La porte est entr'ouverte, comme de coutume, hiver comme été. Il faut dire que Marceau ignore le mot chaussette et sa force légendaire l'est tout autant que son insensibilité au froid. En franchissant le seuil, les deux visiteurs découvrent alors un spectacle hallucinant. La cuisine n'est plus qu'un nuage de plumes au milieu duquel une multitude de pigeons volètent dans tous les sens poursuivis par un Marceau furieux et vociférant. Comprenant que tous les pigeons s'étaient enfuis de la volière, Daniel se propose aussitôt pour aider à les rattraper et les remettre en cage. Avec la plus grande délicatesse possible, de ses deux mains, il saisit un pigeon coincé sur une étagère et le transmet à Marie-Thérèse qui l'empoigne sans ménagement, le pose sur la table, le coince aux côtés d'autres infortunés pigeons sous une planche sur laquelle elle s'appuie de toutes ses forces et de tout son poids. Daniel est stupéfait. Croyant avoir sauvé l'animal, il vient de l'envoyer à l'abattoir, ignorant que le temps était venu pour ces pigeons suffisamment engraisés de passer de vie à trépas et ce, par étouffement ! À peine remis de ses émotions, il entend Marceau sur le pas de sa porte en train de rager contre quelques volatiles qui ont réussi à fuir le carnage pour aller se percher sur le toit de la mairie voisine. « Comment vas-tu faire pour les rattraper, ceux-là ? » demande Daniel. Pour toute réponse, Marceau saisit un fusil, l'épaule, met en joue le volatile et tire, laissant son visiteur pantois et le pigeon truffé de plombs !*

Texte patois p. 108.

Marceau Davin

### Le resto des Monges

*Émile Allègre, 75 ans, reçoit son ami dans sa campagne isolée du Seuil au dessus de Bayons. Le vieux berger, grand tireur de cartes devant l'Éternel, avoue à son hôte qu'il aurait beaucoup de plaisir à retourner au lac d'Esparron-la-Bâtie revoir une dernière fois les pâturages de ses jeunes années. Aussitôt dit, aussitôt fait, nos deux compères embarquent en 4 x 4 en direction du lac qu'ils atteignent en moins d'une heure. Émile est aux anges. Il voudrait courir tout autour du lac tellement sa joie est grande. Sur ces entrefaites, il croise une sexagénaire qui promène nonchalamment. Enthousiaste, Émile l'aborde et l'entreprend sur sa vie de vacher alors qu'il n'avait que 30 ans dans cet environnement merveilleux, seul avec son troupeau de vaches. Soudain, apercevant entre deux nuages le pic des Monges qui culmine 600 mètres plus haut, Émile s'écrie en le pointant du doigt : « Vous rendez-vous compte, Madame, il y a trente ans, je mangeais au sommet ! » et la touriste de répondre : « Il y avait un restaurant là-haut ? » !!!*

Texte patois p. 124.

Émile Allègre